Infos Sciences Culture
Le journal de la Culture et des Sciences
Submitted by RedacteurenChef on Wed 25/11/2026 - 07:30
Le journal de la culture et des sciences

Le zaï de nos pères…, inventé hier : comment les paysans burkinabè font leurs les innovations agroécologiques

TOUGRI Kayabila[1], KOURAOGO Patrice[1]

[1]*Institut des Sciences des Sociétés (INSS), Centre National de la Recherche Scientifique et Technologique (CNRST), Ouagadougou, Burkina Faso*

Auteur correspondant : TOUGRI Kayabila, tougri_kar@yahoo.fr

Introduction

Ce document de vulgarisation est tiré de l'article scientifique de fond intitulé : « Savoirs endogènes et politiques publiques : le plaidoyer paysan comme levain de l'innovation agroécologique au Burkina Faso », TOUGRl Kayabila, Patrice KOURAOGO, in « Espaces, sociétés et développement durable en Afrique subsaharienne », publié dans les Editions du CNRST, Janvier 2026, pages 482- 496, ISBN : 978-2-494747-12-8.

Demandez à un producteur de Koupéla ou d'Andemtenga (région du Nakambé) d'où vient le zaï. Il vous répondra souvent que c'est la technique des anciens, celle des pères et des grands-pères. Posez-lui ensuite une autre question : votre père creusait-il ses poquets comme vous le faites aujourd'hui, avec cette taille, cet écartement et cette poignée de fumure au fond ? Près de neuf fois sur dix, la réponse est non.

Ce petit paradoxe n'est pas une erreur de mémoire. Il raconte une histoire beaucoup plus intéressante : celle de la manière dont une technique venue de projets, de la recherche ou des services agricoles finit par devenir « la nôtre ». Comprendre cette histoire est utile à tous ceux qui veulent voir l'agroécologie progresser dans les campagnes. Chaque année, des projets proposent aux producteurs de nouvelles pratiques : compost amélioré, semis en lignes, demi-lunes, biopesticides, nouvelles variétés. Certaines se répandent d'elles-mêmes. D'autres sont abandonnées dès la fin du projet. Pourquoi ?

Cet article tente de répondre à cette question à partir d'une recherche en socio-anthropologie conduite auprès d'une organisation paysanne du centre du Burkina Faso, l'Association Minim Sông Pânga (AMSP-Burkina) et d'une étude sur la place des savoirs paysans dans les politiques agricoles (Tougri et Kouraogo, 2026).

Il s'adresse en priorité à celles et ceux qui accompagnent les producteurs au quotidien : agents d'appui-conseil, animateurs d'ONG et de projets, responsables d'organisations paysannes, chercheurs, étudiants. Il intéressera aussi les producteurs eux-mêmes et les financeurs de projets. Son message tient en une phrase : une innovation n'est pas adoptée parce qu'elle est bonne, mais parce que les producteurs ont pu l'essayer, la transformer et la reconnaître comme leur.

Quelques mots pour mieux se comprendre

- *Innovation agroécologique* : toute pratique nouvelle (technique, variété, manière de s'organiser) qui aide à produire en prenant soin du sol, de l'eau et de la biodiversité.
- *Appropriation* : le fait, pour des producteurs, de choisir une innovation, de l'adapter à leurs conditions et de continuer à la pratiquer sans appui extérieur.
- *Endogénéisation* : le moment où une pratique venue de l'extérieur est si bien intégrée qu'elle est présentée comme un héritage des anciens.

Méthodologie

Une enquête au plus près des champs

La recherche s'est déroulée de fin 2022 à 2025 dans quatre communes : Korsimoro, Andemtenga, Koupéla et Nagréongo. Ces communes ont été choisies parce que l'AMSP-Burkina y est présente depuis plus ou moins longtemps : depuis 2002 à Korsimoro, à proximité de Kaya où elle est née, depuis 2012 à Andemtenga, depuis 2024 seulement à Koupéla, et partiellement à Nagréongo au temps du projet Fair Sahel. Cette différence permet de comparer ce qui se passe quand l'accompagnement est ancien, récent ou interrompu.

Ce qui a été fait

Un questionnaire a été rempli par des producteurs et productrices des villages de la zone d'intervention. Il a été complété par des entretiens approfondis avec des producteurs, des animateurs, des chercheurs, des agents de l'État et des partenaires, des discussions de groupe et par des récits de vie de producteurs et de productrices. Le chercheur a aussi observé les essais dans les champs, les réunions de groupes et les journées agroécologiques et tous les résultats ont enfin été confrontés.

Résultats

1. Ce que l'on croit ancestral est souvent récent

Les pratiques agroécologiques sont très présentes dans la zone étudiée. Près de 8 producteurs sur 10 déclarent avoir aménagé des cordons pierreux, 2 sur 3 utiliser le fumier de parc ou le compost, et plus de la moitié pratiquer le zaï, associer les cultures dans le même poquet ou alterner céréales et légumineuses.

Or plusieurs de ces pratiques ont été généralisées assez récemment. Les producteurs le disent eux-mêmes : les cordons pierreux se sont répandus avec les services de vulgarisation et les programmes de gestion des terroirs, et près de 9 sur 10 reconnaissent que leurs parents ne pratiquaient pas le zaï sous sa forme actuelle. D'autres études au Burkina Faso montrent que ces techniques ont mis une quarantaine d'années à se diffuser (Zongo *et al.*, 2015). Pourtant, ces pratiques sont aujourd'hui revendiquées comme un patrimoine. Un responsable d'organisation paysanne l'exprime avec force. Selon lui, les ancêtres pratiquaient déjà l'agroécologie à cent pour cent, puisqu'ils produisaient sans rien acheter au-dehors.

Ce récit n'est pas faux mais demeure incomplet. Il dit surtout quelque chose d'essentiel à savoir qu'une technique a vraiment réussi lorsque plus personne ne se souvient qu'elle venait d'ailleurs. Le zaï et les cordons pierreux en sont les meilleurs exemples. L'apparition d'un mot en mooré pour désigner l'agroécologie, *Koglezang-koobo*, montre que ce mouvement d'appropriation est toujours en cours.

2. Pourquoi le compost se répand et pas les demi-lunes

Toutes les innovations ne connaissent pas le même succès. À côté des pratiques très répandues, d'autres restent rares : 1 producteur sur 10 seulement fait des demi-lunes, 1 sur 20 utilise les toilettes ECOSAN pour récupérer l'urine et les excréments comme fertilisants, et moins de 2 sur 100 emploient des biopesticides à base de neem. Ces techniques sont pourtant connues et jugées utiles. La figure 1 met côte à côte ces deux groupes de pratiques, en taux harmonisés sur l'ensemble des producteurs enquêtés.

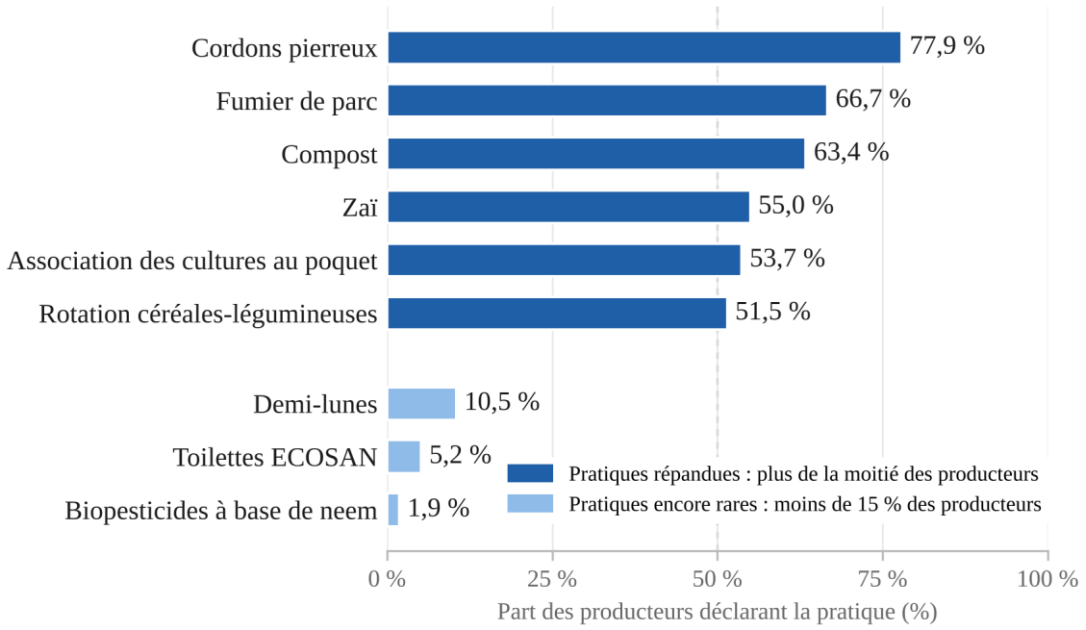


Figure 1 : Taux d'adoption déclarés des pratiques agroécologiques dans la zone d'étude (en % des producteurs enquêtés, n = 203)
Source : TOUGRI (2025).

L'écart s'explique par trois conditions qui doivent être réunies en même temps, déjà mises en évidence par le géographe Zoungrana (1988) dans le Moogo central. La première condition est que l'innovation ressemble à ce que l'on sait déjà faire. Le compost prolonge le fumier de parc, le semis en lignes prolonge l'association des cultures. Le producteur n'a pas l'impression de tout recommencer. Une innovation prend d'autant mieux qu'elle s'implante sur ce que les producteurs ont déjà. C'est ce que l'anthropologue Olivier de Sardan (1995) appelle une « greffe ». La deuxième condition est que le besoin soit fort. La dégradation des sols et la cherté des engrais chimiques poussent les producteurs à chercher d'autres solutions pour nourrir leurs champs. La troisième condition est la présence d'un accompagnement de proximité : quelqu'un qui montre, qui explique dans la langue du producteur, qui revient voir et qui met les producteurs en relation entre eux.

Quand une de ces conditions manque, l'innovation piétine. Les demi-lunes et les cordons pierreux demandent beaucoup de travail et des moyens pour transporter les pierres. Le neem exige du temps de préparation et un savoir-faire précis. Ce n'est pas un manque de bonne volonté des producteurs : c'est un calcul raisonnable entre l'effort demandé, les bras disponibles et le gain attendu. Des travaux menés dans l'est du pays arrivent à la même conclusion à savoir que faute de main-d'œuvre, de charrette ou de sécurité sur la terre, beaucoup de producteurs ne peuvent pas adopter pleinement une technique qu'ils jugent pourtant bonne (Kapgen et Roudart, 2023).

Trois questions que se pose un producteur avant d'adopter une innovation

- Est-ce que cela ressemble à ce que je sais déjà faire, avec ce que j'ai sous la main ?
- Est-ce que j'en ai vraiment besoin, et est-ce que le gain vaut l'effort ?
- Est-ce que quelqu'un peut m'accompagner, et est-ce que mes voisins l'ont essayé ?

3. Le champ du paysan, premier laboratoire

L'AMSP-Burkina a fait un choix simple. Au au lieu d'apporter un « paquet » tout prêt, elle met plusieurs options côte à côte dans les champs des producteurs. Dans des groupes d'apprentissage, les membres testent par exemple deux variétés, deux façons de semer ou deux types de compost, puis comparent les résultats entre eux. Chacun garde ce qui convient à ses sols, à sa main-d'œuvre et à ses objectifs.

D'autres outils mettent en confiance et rendent l'innovation familière. À Koupéla, lors de l'installation de l'association, les habitants ont dessiné ensemble la carte de leur terroir, avec les zones de culture, les points d'eau, les pâturages, les ravines et les couloirs de passage du bétail. Ce sont eux qui ont ensuite choisi ce qu'il fallait tester en priorité. Des calendriers saisonniers mêlent les informations météorologiques et les repères que les producteurs utilisent depuis toujours, comme le comportement des insectes et des oiseaux. Les semences communautaires sont distribuées ou vendus en petits sachets qui associent variétés locales et variétés de la recherche, pour que chacun puisse essayer sans prendre de risque sur tout son champ.

Dans tous ces cas, l'innovation n'est pas transmise telle quelle. Elle est retravaillée avec les matériaux, la langue et les repères des producteurs. Une limite demeure cependant. Les producteurs participent aux essais, mais l'analyse des résultats se fait encore, pour l'essentiel, loin du village. Ils sont devenus des partenaires des essais mais pas encore des partenaires de l'interprétation.

4. Le temps du paysan n'est pas le temps des projets

L'appropriation d'une innovation se fait en trois temps. Il y a d'abord le temps de l'essai : dans les groupes, une option est testée pendant au moins deux ou trois campagnes, car une seule saison des pluies ne permet pas de juger. Vient ensuite le temps de l'adaptation, pendant lequel le producteur ajuste les doses, les dimensions ou le calendrier. Le dernier temps est celui où la pratique se transmet sans aide extérieure et devient « la nôtre ». Celui-là se compte en décennies.

Or la plupart des projets durent trois à cinq ans. Ils couvrent au mieux le temps de l'essai et le début de l'adaptation, puis ils s'arrêtent. La situation de certains villages de Nagréongo l'illustre. Depuis la fin du projet dénommé « Projet d'intensification et de vulgarisation des pratiques agroécologiques au Burkina Faso » (2021-2024) couvrant cette zone, les producteurs pilotes regrettent que les pratiques agroécologiques n'aient pu se pérenniser. De nombreux producteurs y parlent d'un manque d'information et d'émulation, et l'usage des herbicides y reste important. Mais la leçon est claire. En effet, une dynamique lancée par un projet reste fragile tant qu'elle n'est pas reprise par une organisation ancrée dans le village.

5. Les savoirs aussi peuvent se perdre

L'appropriation n'est pas à sens unique. Pendant que certaines innovations deviennent « traditionnelles », de vrais savoirs anciens disparaissent. Les herbicides, appréciés parce qu'ils réduisent la pénibilité du sarclage, font disparaître des herbes que les anciens utilisaient comme repères pour organiser les travaux. Un chef de terre l'a constaté avec regret. Le ramassage des résidus de récolte, la raréfaction de l'herbe *Andropogon gayanus* et l'abandon de la jachère, faute de terres, compliquent d'autres pratiques de conservation. Les jeunes s'intéressent inégalement à des savoir-faire comme la confection des greniers.

Ces savoirs sont aussi inégalement partagés. Les femmes détiennent des connaissances précieuses sur la sélection et la conservation des semences, le séchage et la transformation des récoltes. Mais elles cultivent souvent des parcelles prêtées, qui peuvent leur être retirées, ce qui les dissuade d'investir dans des aménagements durables. Dans les réunions, leur présence ne garantit pas encore leur parole.

Ce qu'il faut retenir

- Beaucoup de pratiques dites « ancestrales » sont des innovations réussies : la preuve qu'une nouveauté peut devenir une tradition.
- Une innovation se répand quand elle ressemble au déjà-connu, répond à un vrai besoin et bénéficie d'un accompagnement de proximité.
- Les techniques qui demandent beaucoup de travail ou de matériel restent rares, même lorsqu'elles sont jugées utiles.
- Il faut deux ou trois campagnes pour juger une innovation, et des années pour qu'elle devienne « la nôtre ».
- Les savoirs anciens peuvent aussi se perdre : il faut les documenter et les transmettre.

Conclusion

Le zaï de nos pères a été, en partie, inventé hier. Loin de diminuer la valeur des savoirs paysans, ce constat montre leur force. Les producteurs savent accueillir la nouveauté, la transformer et la faire leur. Le rôle de ceux qui les accompagnent n'est donc pas de « faire adopter » des paquets techniques, mais de créer les conditions de cette appropriation.

Quelques principes en découlent pour la pratique. Proposer plusieurs options plutôt qu'une seule, et laisser les producteurs choisir. Partir de ce qu'ils font déjà et des matériaux qu'ils ont sous la main. Accepter de juger une innovation sur plusieurs campagnes. Prendre au sérieux la charge de travail, en particulier celle des femmes, et chercher des solutions pour réduire la pénibilité, comme une petite mécanisation adaptée. Associer les producteurs à l'analyse des résultats, et pas seulement à la mise en place des essais. Enfin, pour les financeurs et les pouvoirs publics, soutenir dans la durée les organisations paysannes qui restent au village quand les projets s'en vont.

Une innovation réussie est une innovation dont on finit par oublier qu'elle était nouvelle. C'est sans doute le plus bel hommage que les paysans puissent rendre à ceux qui les ont accompagnés.

Références bibliographiques

KAPGEN Diane et ROUDART Laurence, 2023, « A multidisciplinary approach to assess smallholder farmers' adoption of new technologies in development interventions », *The European Journal of Development Research*, 35(4).

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 1995, *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*, Marseille-Paris, APAD-Karthala.

TOUGRI Kayabila, 2025, *Savoirs endogènes et plaidoyer paysan pour l'appropriation des innovations agroécologiques en milieu rural : cas de l'Association Minim Sông Pânga du*

Burkina Faso, thèse de doctorat unique, Ouagadougou, Université Joseph KI-ZERBO, 248 pages.

TOUGRI Kayabila et KOURAOGO Patrice, 2026, « Savoirs endogènes et politiques publiques : le plaidoyer paysan comme levain de l'innovation agroécologique au Burkina Faso », in *Espaces, sociétés et développement durable en Afrique subsaharienne*, Ouagadougou, Éditions du CNRST, pp. 482-496.

ZONGO Bétéo *et al.*, 2015, « Dynamic of agricultural innovations diffusion in Burkina Faso », communication, Montpellier, CIRAD.

ZOUNGRANA Tanga Pierre, 1988, *Stratégies et adaptations paysannes face aux traditions et au changement dans le Moogo central (Burkina Faso)*, thèse de doctorat, Lyon, Université Lumière Lyon 2.